

Bibliothèque numérique

medic@

**Combette, E.. - Des règles à suivre
dans l'appréciation des effets d'un
agent thérapeutique**

**1838.
[s. l.] : [s. n.]
Cote : 90975**

THÈSE

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

PAR E. COMBETTE,

DOCTEUR EN MÉDECINE, ANCIEN INTERNE DES HOPITAUX.

THÈSE

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

PAR M. COMBETTE

DOCTEUR EN MEDICINE, AVANT MÉDECIN DES HOSPIITALS

7

CONCOURS

POUR L'AGRÉGATION EN MÉDECINE.

JUIN 1838.

Des Règles à suivre dans l'Appréciation des Effets d'un Agent thérapeutique.

THÈSE

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

PAR E. COMBETTE,

DOCTEUR EN MÉDECINE, ANCIEN INTERNE DES HOPITAUX.



Que ceux qui s'occuperoient désormais de Thérapeutique s'attachent à montrer d'une manière rigoureuse l'influence et le degré d'influence d'un médicament quelconque sur la durée, la marche et la terminaison des maladies.

Louis, *Recherches sur les effets de la Saignée*

0 1 2 3 4 5 (cm)

JUGES DU CONCOURS.

PROFESSEURS.	MM. ADELON, ANDRAL, BOUILLAUD, CHOMEL, ROSTAN, BRESCHEZ,	PRÉSIDENT. JUGES.
AGRÉGÉS.	MM. GUERARD, MENIÈRE, DALMAS,	JUGE SUPPLÉANT. JUGES. SUPPLÉANT.

COMPÉTITEURS.

MM. BARTH, BAZIN, BEAU, BELL, BEHIER, CAZALIS, COMBETTE, CUVIER, DESCHAMP, DUBLAY, GILETTE, GRISOLLE, HARDY, HUTIN,	MM. LEMBERT JEUNE, MAROTTE, MOUTEAUX, MONNERET, NONAT, PELLETAN, PIETT, PIGEAU, SESTIER, TAUQUEREL, TESSIER, VALLIN, VERNOIS.
--	---

CONCOURS

POUR L'AGRÉGATION EN MÉDECINE.

Des Règles à suivre dans l'Appréciation des Effets d'un Agent thérapeutique.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

Un agent thérapeutique étant donné, il s'agit d'apprecier ses effets sur l'économie, son influence sur la marche, les symptômes, la durée et la terminaison d'une maladie : il s'agit de constater, d'une manière aussi rigoureuse que possible, si ces effets sont utiles, négatifs ou nuisibles ; quelles règles, quelle méthode doit-on suivre pour arriver à cette appréciation ? Telle est la question qui nous est posée, et que nous avons à résoudre.

Cette question, qui au premier coup d'œil paraît simple et d'une application journalière, offre pourtant les plus grandes difficultés dans sa solution. Et d'abord déterminons ce qu'il faut entendre par agent thérapeutique. Nous appliquerons cette dénomination à tout moyen employé dans le cours d'une maladie dans le but de guérir ou de soulager. Ainsi les purgatifs, l'opium, l'émétique, comme la saignée, la diète, les bains, l'électricité, sont des agents thérapeutiques ; c'est-à-dire

que ce sont des moyens de traitement à l'aide desquels on cherche à obtenir dans l'économie certains mouvements organiques dont le but est la curation ou la palliation des maladies. Or rien n'est plus difficile que de constater avec quelque précision les effets organiques et les résultats thérapeutiques de ces agents. Ne sait-on pas combien il est facile de confondre ces effets avec ce qui appartient à la maladie ou à ses complications, et d'attribuer au remède ce qui n'est dû qu'au bénéfice du temps ou de la nature? Où est la limite du remède? Quand agit-il? et comment agit-il? C'est ce que nous ignorons le plus souvent: Et ses effets devront varier suivant l'âge, le sexe, le tempérament du malade, suivant ses dispositions morales, ses habitudes, et sa profession. Ils devront aussi varier suivant le climat, les saisons, la constitution médicale régnante, suivant le mode d'administration de l'agent thérapeutique, et suivant les complications et tous les incidens de la maladie. Ce sont autant de circonstances dont il faudra tenir compte, et qui rendront l'appréciation qu'on cherche extrêmement difficile. On comprend alors combien le problème que nous avons à résoudre est complexe, et tout ce qu'il offre de difficultés. Que de livres néanmoins ont été écrits sur l'efficacité et les propriétés admirables d'une foule de remèdes qui tour à tour depuis plusieurs siècles ont été vantés et oubliés! Quel amas informe de mensonges et d'erreurs! Quel fatras d'hypothèses sans fondement, d'assertions sans valeur, répétées d'âge en âge par les auteurs, sans qu'aucun d'eux se soit donné la peine d'en vérifier l'exactitude! Ne pourrait-on pas encore dire avec Biehat, « que » la matière médicale n'est qu'un incohérent assemblage d'opinions, « elles-mêmes incohérentes, un ensemble informe d'idées inexactes, » d'observations souvent puériles, de moyens illusoires, de formules » aussi bizarrement conçues que fastidieusement assemblées? » Et sur quoi se fonde-t-on pour prouver les vertus de tous ces moyens héroïques? toujours sur l'observation et l'expérience. Étrange abus des mots! Eh bien! qu'on compte ce qui nous reste de ces fruits précieux de l'observation et de l'expérience, et l'on verra combien sont en petit nombre les agents thérapeutiques dont les effets soient rigoureusement

constatés ; et parmi ceux même dont l'utilité est le moins contestable, combien de questions sont encore à résoudre dans leur emploi ! Je sais bien que l'efficacité du remède est dans le bon usage qu'on sait en faire ; que tout git dans l'opportunité et dans une sage application ; que là est l'art le plus difficile du médecin, en supposant toujours qu'il a une connaissance aussi complète que possible de la maladie qu'il veut combattre. Car, comme l'a très-bien démontré M. le professeur Rostan dans son cours de clinique, sans diagnostic il n'y a pas de traitement rationnel, il n'y a que confusion et erreur.

Toutefois il faudrait bien se garder d'attribuer à l'observation et à l'expérience, ces deux bases de l'édifice médical, les imperfections de la thérapeutique qui nous ont été transmises sous leur nom par nos prédecesseurs de tous les temps. Non, l'observation et l'expérience ne nous ont pas induits en erreur : c'est que l'observation a été tronquée, incomplète, ou s'est faite trop souvent à travers le prisme d'une foule de théories vaines ou de systèmes hasardés ; c'est que trop souvent on a mis à la place de l'observation les préoccupations de son esprit, et alors, suivant l'expression d'Hippocrate, l'expérience a été trompeuse ; c'est qu'aussi dans l'observation des effets thérapeutiques on est trop souvent disposé à attribuer le succès au remède et l'insuccès à la maladie ; c'est qu'ainsi que nous l'avons dit plus haut, rien n'est plus difficile et plus complexe qu'une semblable appréciation, et que jusqu'ici dans cette appréciation on a manqué de méthode, ou du moins d'une méthode sage et rationnelle.

Dans le chapitre suivant nous passerons en revue et nous discuterons diverses méthodes qui peuvent être mises en usage, et nous en tirerons des conclusions qui nous serviront pour arriver à une solution aussi satisfaisante que possible, dans l'état actuel de la science, du problème à résoudre ; et dans un troisième et dernier chapitre, nous essaierons de faire l'application des règles que nous avons posées.

CHAPITRE II.

Méthode analytique ou rationnelle.

La méthode analytique appliquée à la pathologie, et aux faits thérapeutiques en particulier, c'est l'observation raisonnée et intelligente de ces faits. C'est cette méthode qui, embrassant tous les termes d'un problème, les compare, les juge, et en tire les conséquences les plus variées, et en même temps les plus rationnelles. C'est cette méthode qui, mise en lumière par l'illustre Bacon, a porté à un si haut degré, et si rapidement, l'éclat des sciences physiques et naturelles. Que ne doit-on pas en attendre dans son application à la thérapeutique! Espérons qu'elle débrouillera un jour le chaos où se trouve encore cette branche de la science médicale.

Examinons maintenant avec détails les règles qu'elle nous fournit pour l'appréciation des effets d'un agent thérapeutique. Ces règles sont toutes dans l'observation, mais dans une observation exacte, rigoureuse et intelligente. Il faut recueillir avec une grande patience une foule de détails qui échappent au vulgaire ou à une observation inattentive. Il faut les grouper avec ordre et méthode, et n'en déduire que des conséquences justes, rationnelles. Mais pour une semblable observation il ne suffit pas, comme on le pense bien, d'avoir du zèle et de la patience, il faut surtout un esprit juste, rigoureux, un tact sûr, et une grande habitude d'observer.

Examen des effets primitifs.

L'observation se portera d'abord sur les effets primitifs ou directs de l'agent thérapeutique dont on cherche la valeur. Ces effets peuvent se manifester sur un système d'organes particulier, et déterminer une action toute spéciale; c'est ainsi que la strichnine agit sur la moelle

épinière, la digitale pourprée sur le cœur, le mercure sur les glandes salivaires, etc.; ou bien ces premiers effets sont nuls ou peu appréciables, ou facilement confondus avec les accidens de la maladie. D'autres fois, au contraire, ils apportent un trouble fonctionnel important, qui, suivant les circonstances, fournit un signe favorable ou défavorable, et devient dans ce dernier cas une contre-indication de l'emploi du remède. C'est ainsi que des vomissements trop réitérés et persistans dans l'administration de l'émetic à haute dose constituent ce que Laënnec a appelé intolérance, et ne permettent pas le plus souvent d'en continuer l'usage. Il nous serait facile de multiplier les exemples de ce genre. Comme on le voit, l'observation des effets primitifs des agents thérapeutiques offre de l'intérêt sous plus d'un rapport; et il est quelquefois possible d'établir une corrélation de cause et d'effet entre ceux-là et les effets secondaires ou thérapeutiques. C'est ainsi qu'on peut lier la diminution ou la disparition même d'épanchements sérieux à une abondante sécrétion urinaire sollicitée par les boissons nitrées, et considérer l'un de ces mouvements organiques comme un effet de l'autre: de même aussi on voit disparaître des symptômes de congestion et d'embarras vers la tête après les effets primitifs de l'administration d'un purgatif, ou encore, un mouvement fébrile diminuer ou cesser après une déplétion sanguine. Nous n'en conclurons pas pour cela que ce rapport existe toujours et qu'il peut toujours facilement s'apprécier. Loin de là, il y a une foule de cas où cette corrélation échappe à notre observation; néanmoins il faudra toujour la chercher.

C'est ce rapport qui établit le mode d'action d'un agent thérapeutique; et, bien qu'en dernière analyse ce ne soit que le résultat thérapeutique qu'on cherche à constater, cependant le médecin observateur doit s'efforcer autant qu'il le peut de remonter à la cause; car de sa connaissance il sera souvent conduit à l'application de tel agent plutôt que de tel autre dont il ignore le mode d'action. C'est ainsi que dans le traitement de la colique des peintres on remplace maintenant par des moyens plus simples cette collection bizarre et empirique de médica-

mens nombreux connue et employée sous le nom de traitement de la Charité : c'est ainsi encore, parce qu'on connaît le mode d'action d'une déplétion sanguine, qu'on emploiera cet agent de traitement dans une aménorrhée par pléthora, plutôt que les remèdes dits emménagogues. Ajoutons, pour compléter ce qui nous reste à dire sur l'appréciation des effets immédiats des agens thérapeutiques, que c'est sur l'observation plus ou moins exacte de ces effets que les auteurs de matière médicale, dans ces derniers temps, ont fondé leur classification ; classification qui, pour le dire en passant, est infiniment plus rationnelle que celle qui reposait sur les propriétés thérapeutiques des médicaments ; et il faut dire aussi que le plus ordinairement, dans la pratique médicale, c'est moins souvent d'après la connaissance des vertus d'un agent de traitement que parce qu'on sait qu'il agit de telle ou telle manière sur l'économie qu'on se règle dans son application suivant les indications que présente l'état du malade. Ainsi on emploiera les toniques quand on voudra relever les forces, et les antiphlogistiques quand on voudra les diminuer.

Examen des effets consécutifs ou thérapeutiques.

Il s'agit ici d'examiner l'influence en bien ou en mal d'un agent thérapeutique sur les symptômes, la marche, la durée et la terminaison d'une maladie, ou de constater, en un mot, l'efficacité ou l'inefficacité, ou même les effets nuisibles de cet agent. Et c'en'est pas tout encore : il faudra aussi comparer son action et ses résultats à d'autres résultats obtenus par diverses méthodes de traitement dans des conditions analogues, les analyser, et n'en déduire que des conséquences justes, rationnelles et utiles à la pratique. C'est ici surtout qu'il faut se tenir en garde contre sa propre observation, et que l'erreur est facile. Nous verrons plus loin combien de circonstances peuvent venir modifier l'action du remède et ajouter encore à la difficulté du problème. Ce ne sera qu'après un grand nombre de faits rigoureusement observés, et après des expériences bien souvent répétées, qu'on pourra tirer des conclusions qui

trop souvent encore ne seront que des hypothèses, et qu'on ne devra émettre qu'avec une extrême réserve. La méthode analytique veut qu'on examine avec une scrupuleuse attention toutes les modifications qui peuvent survenir dans le cours de la maladie pendant l'administration de l'agent thérapeutique qu'on expérimente. Il faudra suivre son action, pour ainsi dire, pas à pas; étudier avec soin toutes les fonctions et tous les appareils, afin de s'assurer s'il ne survient pas quelque phénomène qui doive être attribué à l'action de cet agent et qui puisse influer en bien ou en mal : il faudra noter tous les changemens qui se manifesteront dans les symptômes de la maladie et dans sa marche, en évitant surtout de conclure toujours d'après ce principe : *Post hoc, ergo propter hoc;* principe vrai pour certains cas, mais dont on a fait trop souvent une fausse application. Il faut prendre garde, avant tout, de rapporter au remède ce qui n'est que le résultat de la marche naturelle de la maladie, *et vice versa* et de s'attribuer ainsi le mérite de guérisons qu'on eût obtenues sans le secours des moyens thérapeutiques qu'on a mis en usage.

Il y a néanmoins des cas, mais qui sont malheureusement trop rares, où l'effet du remède est prompt, rapide et évident. Ainsi un malade est sous le coup d'une congestion cérébrale forte, avec étourdissement et perte de connaissance : une large saignée est pratiquée, et à l'instant le malade recouvre sa connaissance, et tous les symptômes de la congestion cérébrale disparaissent : ici l'effet thérapeutique est manifeste. Ou bien encore on veut traiter une fièvre d'accès qui a résisté à la méthode expectante, et on administre le sulfate de quinine dans des proportions convenables et en temps opportun, et l'on voit alors les accès d'abord s'éloigner et diminuer d'intensité et ensuite cesser complètement. Il y a ici déjà effet probable du quinquina; mais si, lorsqu'on a cessé l'usage du remède, comme cela arrive assez fréquemment, les accès reviennent, et qu'après une nouvelle administration du quinquina ils disparaissent de nouveau, ici aussi ce qui n'était que probable devient alors une certitude, et il y a un effet thérapeutique

évident. Cette double épreuve, et plus multipliée encore, peut s'appliquer à d'autres agents thérapeutiques que le quinquina : ainsi, dans plusieurs cas de névralgie faciale, nous avons eu occasion de voir la douleur disparaître comme par enchantement sous l'influence de l'action de l'acétate de morphine appliqué sur une surface dénudée, et revenir lorsqu'on cessait l'emploi de ce remède, et disparaître et revenir alternativement, suivant qu'on en suspendait ou reprenait l'usage. Une autre fois nous avons vu dans la même affection l'administration du fer à l'intérieur donner lieu au même résultat, mais d'une manière moins prompte, il est vrai. On ne saurait alors mettre en doute les effets de ces agents thérapeutiques. Nous pourrions, sans aucune utilité d'ailleurs, multiplier des exemples analogues à ceux qui viennent d'être rapportés ; mais toutes les fois qu'on pourra faire cette double épreuve on ne saurait guère douter de l'efficacité du remède mis en usage, et c'est assurément l'expérience la plus concluante en thérapeutique.

Dans quelques circonstances la constatation de l'effet du remède vient en même temps lever les doutes qui pouvaient exister sur le caractère et la nature de la maladie, et confirmer ainsi le diagnostic. C'est ainsi que, dans quelques fièvres pernicieuses, anomalies ou dites larvées, lorsque l'administration du quinquina a eu un plein succès, il ne peut plus rester d'incertitude sur le caractère de ces affections ; ou bien encore, dans quelques cas de syphilides plus ou moins bien caractérisées, la curaison par les préparations mercurielles donne infiniment de probabilités au diagnostic douteux qu'on a émis d'abord ; et c'est ainsi encore que, dans des cas où l'on soupçonne la présence de vers dans le tube digestif, l'expulsion de ces animaux à la suite de l'administration d'un vermifuge ne laisse aucun doute sur leur existence. Dans ces divers cas, le traitement vient en aide au diagnostic et le confirme. Par ce que nous venons de dire, on voit déjà comment, par la méthode analytique, on embrasse tous les faits, comme on les discute, et quelles conséquences on peut en tirer.

Si l'observation fait quelquefois constater des succès thérapeutiques, elle nous fait bien aussi constater des insuccès, et quelquefois même le mode de traitement qu'on a suivi a pu avoir une grande influence sur l'issue funeste de la maladie. C'est alors que le médecin devrait toujours montrer une inflexible bonne foi et compter ses insuccès comme ses succès, ses pertes comme ses guérisons, et avouer même ses erreurs : car qui n'en commet pas ? et en les avouant elles peuvent encore servir à la science. Malheureusement, et c'est une réflexion pénible à faire, cette bonne foi ne se rencontre pas toujours, ou bien, par un faux sentiment d'amour-propre, on aime mieux se faire illusion, s'abuser soi-même et abuser les autres sans le vouloir. Tout en portant ainsi son investigation sur la marche, les symptômes, la durée et la terminaison de la maladie, et tout en constatant l'influence que celle-ci a pu recevoir des effets du traitement, il faut aussi fixer son attention sur les modifications que l'âge, le sexe, le tempérament, les habitudes, la profession, les dispositions morales du malade, ainsi que les saisons, les climats, la constitution médicale régnante, le mode d'administration du médicament, les complications et divers incidens de la maladie peuvent apporter dans les effets thérapeutiques qu'on désire apprécier.

Examen des diverses circonstances qui peuvent apporter des modifications aux effets d'un agent thérapeutique. — Age.

On comprend tout d'abord l'influence de l'âge dans les maladies, et combien doivent être différens les effets d'un agent thérapeutique, suivant qu'on l'applique dans l'enfance, chez l'adulte ou le vieillard, pour la même affection. Prenons pour exemple la pneumonie : à ces différens âges cette maladie diffère dans sa forme, dans ses symptômes et dans sa gravité. Le traitement qui convient à la pneumonie des vieillards n'est pas celui qui conviendra à celle d'un adulte, et serait peut-être pernicieux dans l'enfance; et si, contrairement aux principes d'une saine et sage doctrine, on appliquait une même formule de traitement sans distinction d'âge, on observerait assurément de grandes différences

dans les résultats thérapeutiques. Ce que nous disons ici de la pneumonie pourrait s'appliquer à beaucoup d'autres affections. Il est donc bien important de tenir compte de l'âge des malades dans l'appréciation des effets d'un agent de traitement.

Sexe.

L'influence du sexe ne nous paraît pas aussi évidente que celle de l'âge, au moins dans la majorité des cas. Ainsi la même maladie chez la femme, toutes choses étant égales d'ailleurs, guérira-t-elle moins souvent et moins promptement que celle des individus du sexe masculin, en supposant qu'on lui applique les mêmes règles de traitement : par exemple, le rhumatisme articulaire aigu, ou toute autre maladie, sera-t-il plus rebelle ou cédera-t-il plus promptement que la même affection chez l'homme ? Nous ne voudrions rien affirmer à ce sujet, et nous pensons qu'on n'a rien établi sur ce point d'une manière rigoureuse. Toutefois, s'il y a des différences, elles sont peu sensibles, et elles pourraient encore dépendre d'autres circonstances que celles du sexe, comme de la différence des habitudes, du tempérament, etc., dont nous parlerons plus bas. Nous dirons néanmoins que chez la femme il y a quelques circonstances qui lui sont particulières et qui influent d'une manière notable sur le cours des maladies, sur leur marche, leur terminaison, et par conséquent sur les effets de l'agent thérapeutique qu'on leur oppose : nous voulons parler de la grossesse d'une part, de l'état puerpératif et de l'allaitement ; et, d'autre part, de la menstruation et de ses divers états. Nul doute que la grossesse, ou l'état puerpératif n'ajoute, dans la plupart des cas, à la gravité de toute affection aiguë qui surviendra pendant son cours * ; qu'elle ne fournit des indications particulières de traitement, et qu'elle n'ait une grande influence sur les effets des agents thérapeutiques. Qui pourrait douter aussi de l'influence de la cessation ou de la diminution des règles de la première

* *Mulieri prægnanti, si ab aliquo ex acutis malis corripiatur, lethale forte. Hipp., aph. 32, sect. v.*

époque de la menstruation, ou de la dernière, sur le cours et les terminaisons des maladies ? Toutes ces vérités sont devenues tellement triviales, qu'elles n'ont pas besoin d'être plus longuement développées.

Tempérament.

L'influence du tempérament est peut-être la plus manifeste de toutes : qui ne sait qu'une foule d'indications thérapeutiques se tirent de la constitution du malade ? Qui ne sait que le traitement qui conviendra à un individu pléthorique ne pourra plus convenir chez un individu faible, délicat, nerveux ; que ce qui convenait à un individu sec et bilieux sera nuisible à celui doué d'une constitution molle et lymphatique ? L'application d'un agent thérapeutique devra donc être appropriée à ces diverses circonstances, et recevra d'elles une modification notable dans ses résultats. On sait encore qu'il importe beaucoup de noter si un individu est habituellement bien portant, ou s'il est souvent malade et sujet à quelque affection particulière ou héréditaire. Il y a aussi des idiosyncrasies dont il faut tenir compte. Ainsi nous avons vu des personnes chez lesquelles l'opium avait toujours des effets nuisibles ; une autre ne pouvait pas prendre de digitale pourprée qu'elle ne vomit à l'instant : quelques-unes ne pourront pas supporter la saignée, sans qu'on puisse s'en expliquer la cause ; chez d'autres l'administration de l'émétique sera toujours pernicieuse. C'est surtout chez les personnes douées d'un tempérament nerveux qu'on rencontre de ces antipathies qu'il serait imprudent dans la plupart des cas de vouloir contrarier. Si la forme de ce travail le permettait, nous pourrions citer plusieurs observations à l'appui de ces assertions, que chacun d'ailleurs a pu avoir occasion de vérifier.

Dispositions morales.

Tout le monde se rappelle la relation devenue célèbre du professeur

Desgenettes, de ces quatre cents malades, qui sont embarqués presque mourans de la dyssenterie à Alexandrie pour revenir en France, et qui, à mesure qu'ils s'éloignent de la rive africaine, reviennent à la vie et à la santé. Ne doit-on pas attribuer ce résultat aux dispositions morales différentes de ces malades ? En Afrique ils étaient en proie à la crainte et à mille inquiétudes, qui disparaissent dès qu'ils ont l'espoir de revoir bientôt leur pays; et cette espérance relève leur moral et les guérit. On pourrait citer beaucoup d'autres exemples de l'influence du moral sur la marche et la terminaison des maladies. Aussi c'est une circonstance qu'il faudra toujours noter dans l'appréciation des effets d'un agent thérapeutique. Tous les jours on envoie dans leurs provinces des malades qui ici étaient tristes, moroses, et qui dès qu'ils sont dans leurs familles ne tardent pas à guérir sous cette influence. Tous les auteurs qui nous ont tracé des histoires d'épidémies de villes assiégées, ont fait la remarque qu'en général elles étaient plus graves et plus meurtrières que les mêmes épidémies sévissant en même temps sur les assiégeants, et ils en ont généralement attribué la cause aux dispositions morales différentes dans ces deux situations. Nous pensons que, dans ce cas, plusieurs circonstances peuvent concourir à rendre la mortalité plus grande, telles que les privations de tous genres, et surtout l'agglomération d'un grand nombre d'individus dans des espaces étroits et mal aérés ; mais nous pensons aussi que les dispositions morales y sont pour beaucoup. Pendant la cruelle épidémie qui régna en 1832, on a pu remarquer que cette affection sévissait davantage chez les personnes qui en avaient une vive frayeur, et qu'alors elle était presque toujours plus grave. Nous savons bien qu'on pourra reprocher à cette assertion de manquer de précision, et qu'on pourra nous objecter un grand nombre de faits contradictoires ; mais cette objection n'affaiblira en rien notre conviction , et nous nous en rapportons sur ce point aux observations que chacun a pu faire. On sait encore que, dans le cours des affections aiguës sporadiques, lorsqu'on rencontre chez un malade le moral faible et découragé, c'est une circonstance fâcheuse, qui fait porter un pronostic grave , et influe d'une manière

notable sur le résultat du traitement. Nous n'insisterons pas davantage sur ce point.

Habitudes et professions.

M. le professeur Chomel, dans un mémoire très-intéressant présenté à la société de Médecine de Paris, a parfaitement démontré l'influence de l'habitude sur les effets thérapeutiques : l'observation qu'il cite d'un individu habitué à l'usage du vin et de l'eau-de-vie, et auquel on permit, dans le cours d'une maladie aiguë, une petite quantité de ces liqueurs sans que cela nuisit au traitement, est un fait qui, pour n'être pas tout-à-fait concluant, n'en a pas moins de l'importance. D'ailleurs ce fait n'est pas isolé, et cette circonstance a déjà été notée par d'autres praticiens.

L'habitude, on l'a dit avec raison, est une seconde nature, et l'on devra toujours en tenir compte dans l'application des agents thérapeutiques. Il faudra donc s'enquérir du régime habituel des malades, de leurs habitudes de veille ou de sommeil, et surtout de certaines habitudes fonctionnelles. Ainsi les uns vomissent quand ils veulent et pour la moindre cause ; d'autres ont habituellement de la diarrhée, ou ne vont que tous les huit ou dix jours à la garde-robe. Chez un malade auprès duquel je fus appelé et qui était dans un état fébrile intense, je trouvai dans son crachoir des crachats épais et rouillés : Ne faites pas attention à cela, me dit-il; toute ma vie j'ai craché comme cela, et je ne m'en suis pas plus mal porté. En effet, c'était un homme fort et robuste. A l'auscultation et à la percussion je ne trouvai rien de particulier, et l'état fébrile avait cessé le lendemain. Il faut encore s'informer avec soin si les malades n'ont jamais eu d'écoulements habituels sanguins ou autres, tels qu'hémorroiïdes, vésicatoires, cautère, etc., ou s'ils n'ont pas l'habitude de se faire saigner ou de se purger à certaines époques de l'années. Ce sont encore autant de circonstances qui

peuvent avoir de l'influence sur les résultats thérapeutiques qu'on cherche à apprécier.

Ajoutons encore, pour ce qui regarde l'habitude, que celle-ci émousse avec le temps la sensibilité de nos organes; que notre économie peut s'habituer à l'action même de médicaments énergiques lorsqu'on en a continué long-temps l'usage, et qu'alors leurs effets sont affaiblis ou même deviennent nuls, à moins qu'on en augmente la dose, ou qu'on en suspende l'emploi pendant quelque temps pour le reprendre ensuite. On sait qu'on a pu ainsi donner des doses énormes d'opium, qui auraient infailliblement causé la mort si les individus auxquels on les administrait n'y avaient point été habitués par un usage gradué et long-temps continué. On a pu ainsi également administrer des doses très-fortes comparativement de proto iodure de mercure, de strichnine, ou d'autres poisons encore plus actifs, sous l'influence de l'habitude.

Il ne faudra pas négliger la profession des malades. Ainsi on ne traitera pas de la même manière un homme adonné aux travaux de la culture que celui qui se livre aux occupations de cabinet, l'ouvrier qui est sujet à mille privations que le riche qui a l'habitude de l'aisance; et les résultats thérapeutiques seront différens selon ces diverses circonstances.

Saisons.

Les saisons déterminent dans l'état de santé une action notable sur l'économie animale, et elles exercent dans l'état de maladie une influence encore plus manifeste. Elles ont, comme on sait, une grande part dans la production de certaines maladies et surtout de certaines épidémies; et elles peuvent apporter des modifications importantes dans leur marche, leur durée et leur terminaison. Aussi, dans l'étude des effets thérapeutiques, il ne faudra jamais négliger d'observer si la saison est chaude ou froide, sèche ou humide, et l'on devra noter avec soin (ce qu'on oublie trop souvent de faire) l'état hygrométrique de l'air et sa température.

Pendant l'hiver, dans notre climat, il règne proportionnellement un plus grand nombre de maladies qu'aux autres époques de l'année, et l'on pourrait assurer que la mortalité est relativement plus grande. Cela est surtout sensible dans les hôpitaux, et plus particulièrement dans les hospices de vieillards, comme nous avons pu nous en assurer à la Salpêtrière, où, pendant la saison rigoureuse, les salles d'infirmeries sont remplies de malades, tandis qu'elles sont presques vides en été.

Alors règnent surtout les affections aiguës de poitrine, les maladies catarrhales, les fièvres éruptives; et pour toutes ces affections une température douce et modérée est un puissant auxiliaire de traitement, et cela est facile à comprendre. De même aussi, dans cette saison, le moindre refroidissement, le moindre contact d'air froid a une influence fâcheuse, et peut compromettre les effets des agents thérapeutiques les mieux appropriés à la maladie. C'est surtout aussi pendant l'hiver qu'on voit les maladies du cœur prendre de la recrudescence, et se compliquer d'infiltrations séreuses; c'est alors qu'on voit certaines phthisies pulmonaires se développer et marcher avec une grande rapidité à une terminaison funeste : mais c'est aussi sur ces maladies que le retour du printemps exerce l'influence la plus avantageuse et la plus manifeste; et il faudrait bien se garder de confondre ce qui est l'effet du remède et ce qui ne doit être attribué qu'au bénéfice d'une douce température.

L'exposition au nord ou au midi n'est pas non plus indifférente pour la curation des maladies et pour l'observation des effets thérapeutiques. Ainsi nous avons pu remarquer à l'hôpital Saint-Antoine que, dans deux salles contiguës, l'une au nord, l'autre au midi, il y avait une différence notable dans la marche et les résultats thérapeutiques des mêmes affections en faveur de celle exposée au midi. Nous regrettons bien aujourd'hui de ne pouvoir pas donner plus de précision à cette observation. Toutes ces circonstances de chaleur ou de froid, de sécheresse ou d'humidité ont une importance réelle dans la

question qui nous occupe. Nous pourrions parler encore de l'influence fâcheuse qu'une saison froide et humide exerce dans le traitement des affections rhumatismales chroniques, de la syphilis constitutionnelle et de beaucoup d'autres affections, et, au contraire, de l'influence favorable de la saison chaude dans le traitement des maladies chroniques de la peau; mais nous en avons assez dit sur ce point.

Climats.

Les climats agissent sur notre économie à peu près comme les saisons, par l'action de la température et de ses changemens plus ou moins brusques et plus ou moins fréquens. Seulement l'influence du climat est persistante, tandis que celle de la saison n'est que momentanée. Aussi exercée-t-elle des modifications sensibles sur la constitution des individus; modifications qui deviennent les sources d'indications thérapeutiques différentes. Ainsi un habitant du Nord et un habitant des Antilles affectés de la même maladie ne seront pas néanmoins traités de la même manière, parce que ces deux individus offrent des différences de tempérament, d'habitudes, de sensibilité et d'irritabilité, qui tiennent à la différence de leurs climats.

Certaines affections sont particulières à certains climats et dites alors endémiques, comme la peste à l'Orient et à l'Égypte, la fièvre jaune aux Antilles, le choléra-morbus dans l'Inde, etc., et il est à remarquer qu'elles sévissent plus particulièrement sur les individus non acclimatés, et qu'elles sont plus graves et plus meurtrières chez ces derniers que sur les habitans de ces pays.

La maladie syphilitique, qui sévit souvent chez nous avec une grande intensité, et qui se montre très-fréquemment rebelle aux traitemens les plus rationnels, est, au contraire, toujours très-bénigne dans les pays chauds et y guérit ordinairement par le seul bénéfice de la nature et du climat. Certaines affections chroniques de la poitrine,

comme la phthisie pulmonaire, reçoivent une influence favorable de la transition d'un climat froid et humide dans un climat chaud, et, par un effet contraire, certaines affections chroniques du ventre, développées sous une latitude chaude, se trouvent bien du passage de ce climat dans un climat tempéré. On voit suffisamment par ce que nous venons de dire quelles modifications les climats peuvent apporter dans les effets d'un agent thérapeutique.

Constitutions médicales.

Nous n'avons point à discuter ici ce qu'on doit entendre par constitutions médicales et à exposer sur ce point de controverse les diverses opinions qui ont été émises par les auteurs; cela serait tout-à-fait étranger à notre sujet. Il nous suffira de signaler une observation qui a déjà été faite depuis long-temps : c'est qu'à certaines époques, à certains temps, les maladies régnantes reçoivent, sous l'influence d'une cause jusqu'ici inconnue ou diversement expliquée, un cachet particulier qui se traduit par certaines modifications, soit dans leurs symptômes, dans leur marche et leur durée, soit dans les effets thérapeutiques des agents de traitement appliqués à ces maladies. C'est surtout dans l'histoire des épidémies que ces remarques ont été faites. Ainsi telle maladie qui, sous une certaine constitution, dans le sens que nous donnons ici à ce mot, se sera montrée bénigne, dans une autre circonstance aura un caractère évident de malignité, et les moyens thérapeutiques qui auront été mis en usage une première fois avec succès échoueront complètement ou même seront pernicieux sous l'influence d'une autre constitution; c'est ce qui a fait dire à Sydenham, ce grand observateur, qui a porté si haut ce genre d'investigation : « *Nisi ingenti adhibita cautela, intentisque animi nervis omnibus, vix ac ne vix quidem potuisse efficere, ne unus aut alter illorum, qui se primi illius curæ commiserant, vita periclitaretur, donec, investigato jugiter tandemque perspecto morbi genio, ad eumdem perdomandum recto pede et intrepidus denuo procederet.* » (*Syd. Oper., sect. 1, cap. 2, pag. 43.*)

Mode d'administration de l'agent thérapeutique.

Est-il besoin de démontrer que le mode d'administration d'un agent thérapeutique peut avoir une grande influence sur ses effets? Qui ne sait en effet que, dans les cas où il y aura indication de recourir à la saignée, les résultats thérapeutiques seront bien différens, suivant que ce moyen aura été appliqué, ou non, en temps opportun, et suivant aussi la mesure dans laquelle il a été appliqué (1)? Ne sait-on pas que dans le traitement des fièvres intermittentes il ne suffit pas d'administrer le quinquina d'après une formule uniforme pour en obtenir du succès, mais qu'il faut le donner à des doses sagement combinées et appropriées aux différens cas? Ainsi on n'administrera pas la même quantité de sulfate de quinquine pour une fièvre intermittente simple que pour une fièvre pernicieuse. Il faudra, en outre, en surveiller l'emploi, observer si quelque circonstance nouvelle survenue dans la maladie ne le contre-indique point, ou s'il n'est pas convenable d'administrer ce remède par différentes voies, suivant la diversité des symptômes.

L'administration du tartre stibié dans la pneumonie donnera également des résultats différens, suivant qu'on saura l'employer à propos, et dans des proportions appropriées à l'âge, au tempérament ou à l'état des voies digestives du malade; suivant qu'on saura en modérer ou augmenter l'action selon la diversité des cas. Il en sera de même de beaucoup d'autres agents thérapeutiques. Ce n'est donc que par une observation raisonnée dans leur application qu'on arrivera à apprécier avec plus ou moins de précision leurs effets. Mais dans cette applica-

(1) On devra bien se garder de suivre l'exemple de Fréteau, qui, voulant prouver les avantages de la saignée réulsive, rapporte plusieurs observations, entre autres celle citée par Triller, d'une pleurésie du côté droit très-violente, qui sévissait depuis trois jours. Il fut pratiquée une saignée du côté gauche, lieu où elle n'était pas indiquée. Triller fit saigner du bras droit, et tout alla mieux. Et Fréteau, dans sa conclusion, oublie que deux saignées sont plus efficaces qu'une seule.

(Louis, *Mémoire cité.*)

tion rationnelle des divers agens de traitement, et dans l'observation de leurs effets, il faudra, comme on le voit, de la part du médecin, une grande prudence alliée à une sage hardiesse, un tact sûr, un coup d'œil juste et une expérience consommée : qualités, il faut le dire, qui ne sont pas l'attribut du plus grand nombre.

Complications et divers incidens de la maladie.

Il ne nous reste plus qu'à dire quelques mots sur l'influence que des complications ou quelques incidens d'une maladie peuvent apporter sur les effets du traitement. Ainsi, qu'une pneumonie se complique d'embarras gastrique, ou plutôt d'une inflammation gastro-intestinale, évidemment, cette complication fournira des indications particulières de traitement, et, en ajoutant à la gravité de la maladie, elle influera d'une manière notable sur le résultat thérapeutique. Ou bien que dans le cour d'une fièvre typhoïde, suivant en apparence une marche régulière et favorable, il survienne une perforation intestinale, cet incident, qui est parfaitement indépendant de toute espèce de moyen de traitement, change tout de suite le caractère de la maladie, et donne un résultat funeste, qui n'est que l'effet de cette complication, quand on était en droit d'attendre un succès qui eût pu être considéré comme l'effet des agens thérapeutiques employés.

Avons-nous besoin d'ajouter que dans l'appréciation des effets d'un agent de traitement, il est de toute nécessité de noter à quelle période de la maladie on a été appelé à appliquer cet agent, et si déjà on n'avait pas mis en usage d'autres moyens qui auraient pu modifier en bien ou en mal la marche de cette maladie.

C'est ainsi que dans l'observation des effets d'un agent thérapeutique par la méthode analytique, on embrasse, autant que possible, tous les termes connus du problème; c'est ainsi qu'on porte son investigation sur toutes les circonstances de la maladie, qu'on cherche à expli-

quer les faits susceptibles d'analyse et qu'on constate ceux qui lui échappent; c'est ainsi qu'on ne déduit que des conséquences justes, rationnelles, qu'on éclaire ce qui est obscur et qu'on discerne souvent l'erreur de la vérité. Mais, répétons-le, une semblable observation est la chose du monde la plus difficile, d'abord par les lumières et les talens qu'elle exige de la part de celui qui s'y livre, et ensuite parce que, dans le problème dont on cherche la solution, il y a encore une foule d'inconnues. C'est lorsqu'on aura ainsi rassemblé un grand nombre de faits, qu'on aura groupé ceux qui se rapprochent, séparé ceux qui s'éloignent, qu'on les aura analysés et discutés, c'est alors seulement qu'on pourra comparer entre elles les diverses méthodes de traitement qu'on a pu employer dans des circonstances analogues, et déduire de cette comparaison, faite avec art et sagacité, des conclusions, sinon rigoureuses (car en thérapeutique rien n'est rigoureux), du moins rationnelles et conformes à une saine observation. Dans cette opération comme dans toutes celles que comporte la méthode analytique, on comprend quels immenses avantages cette méthode peut retirer de la numération ou méthode dite numérique. La statistique ainsi appliquée complète l'analyse, et constate d'une manière plus rigoureuse et plus précise les aperçus, les inductions, les principes généraux et particuliers qui en découlent. Mais n'anticipons pas sur ce que nous avons à en dire, puisque nous en traiterons dans un chapitre à part.

Telles sont donc les règles que la méthode analytique ou rationnelle nous fournit pour l'appréciation des effets d'un agent thérapeutique. Nous allons maintenant étudier une autre méthode que nous appellerons méthode empirique.

Méthode empirique,

La méthode empirique consiste dans l'observation pure et simple d'un fait thérapeutique, sans aucune analyse et sans nul raisonnement autre que la constatation du fait et de la conséquence qui en

découle. Cette méthode est aussi ancienne que l'histoire de la médecine. En effet, dans les premiers âges de l'art de guérir, on n'avait point su encore se former de théorie sur la nature et les causes des maladies; et les premiers essais qui furent tentés pour leur guérison durent nécessairement être des moyens empiriques. Plus tard les théories n'ont pas manqué. Il n'entre point dans notre sujet de faire ici l'histoire des sectes empiriques et méthodiques ni des diverses doctrines qui se sont succédé depuis Hippocrate jusqu'à nous, et de l'influence qu'elles ont pu avoir sur les progrès de la science; mais nous dirons que, tandis que ces théories se formaient successivement et se développaient, l'empirisme, à côté d'elles, n'a jamais discontinué de préconiser ses remèdes et de vanter ses arcanes. Ainsi l'empirisme a précédé la doctrine; mais l'empirisme est resté stationnaire et infécond, tandis que la doctrine, surtout quand elle s'est fondée sur une saine observation, a fécondé la science et tend tous les jours à en reculer les limites. Néanmoins, si l'empirisme a été tout-à-fait stérile pour les progrès et les perfectionnemens de l'art, il a fourni cependant à la thérapeutique un certain nombre d'agens dont l'utilité est incontestable; mais aussi, de combien de remèdes sans valeur, de formules ridicules, de pratiques absurdes, n'a-t-il pas encombré la marche de l'histoire du traitement des maladies!

La méthode empirique, avons-nous dit, consiste à observer purement et simplement si tel ou tel remède guérit telle ou telle maladie, sans s'occuper de savoir quelle en est la cause, la nature, ni même le siège. Elle ne prend que le nom d'une maladie, et elle cherche parmi les remèdes empiriques celui qui lui convient le mieux. Pour définir l'empirisme, nous ne pouvons mieux faire que de citer ce passage de Zimmermann : « Un empirique, dit-il, est un homme qui, » sans songer aux opérations de la nature, aux signes, aux causes des » maladies, aux indications, aux méthodes et surtout aux décou- » vertes des différens âges, demande le nom d'une maladie, administre » ses drogues au hasard, ou les distribue à la ronde, suit sa routine

» et méconnait son art. » Que la maladie soit grave ou légère, simple ou compliquée; qu'elle soit à son début, à son état ou à son déclin, le remède empirique s'applique indistinctement à tous les cas. Par cette méthode on ne recherche point ses effets primitifs, ni son mode d'action sur l'économie; on ne remonte point, comme par l'analyse, de l'effet à la cause: on ne recherche qu'une chose, l'efficacité ou l'in- efficacité de l'agent thérapeutique qu'on expérimente. Comme on le voit, à combien d'erreurs cette méthode d'observation n'expose-t-elle pas? L'esprit humain, trop enclin à la crédulité, est toujours disposé à attribuer aux remèdes des vertus le plus souvent chimériques ou au moins fort souvent douteuses. Combien facilement, par cette méthode, ne confond-on pas l'effet prétendu ou vrai du remède avec l'effet naturel de la marche de la maladie! C'est ce qui est arrivé le plus sou- vent. Aussi c'est l'empirisme qui a enfanté le charlatanisme, qui nous a donné les remèdes secrets et leurs propriétés merveilleuses, ainsi que les panacées universelles. Néanmoins la méthode empirique n'est pas sans application aucune à la thérapeutique, et elle peut servir dans certains cas à l'appréciation des effets d'un agent thérapeutique. Car si l'on veut expérimenter un remède nouveau ou tout remède empi- rique, c'est-à-dire non rationnel, on ne peut le faire que par cette méthode seule ou combinée avec la méthode analytique, et nous indi- querons plus loin comment on doit s'en servir. Que l'expérimentation se fasse sur les animaux ou sur l'homme, c'est toujours par la mé- thode empirique qu'on en constate les résultats; et nous dirons ici que ce qu'on a appelé méthode expérimentale n'est autre, comme on peut facilement s'en convaincre, que la méthode empirique. D'ailleurs, comme on sait, le mot empirique vient d'un mot grec qui signifie ex- périence: ainsi son étymologie est parfaitement conforme au sens qu'on doit lui donner. Mais la méthode empirique, employée seule, est exposée, avons-nous dit, à une foule d'erreurs, et n'est pas, dans un grand nombre de cas, sans de grands inconvénients, puisqu'elle va toujours aveuglément à son but. Lors donc qu'elle sera applicable, et elle le sera toutes les fois qu'on voudra apprécier les effets d'un

agent thérapeutique empirique, on devra, par un sage éclectisme, la seconder par la méthode analytique, qui en surveillera l'emploi et en précisera les résultats; ainsi, ces deux méthodes d'observation se prêteront un mutuel appui, et, comme on le verra dans nos conclusions, c'est par l'emploi rationnel qu'on en saura faire qu'on pourra arriver à la solution de la question qui nous est posée.

On comprend encore combien la méthode empirique pourra s'aider de la statistique; car c'est surtout dans l'emploi de cette méthode, comme nous le verrons plus loin, que la numération aura le plus de précision dans ses données et dans ses résultats.

Statistique appliquée à la Thérapeutique.

La statistique est l'application du calcul à un certain ordre de faits, dans le but de déterminer leur fréquence relative, ou plutôt leurs rapports numériques, considérés, autant que possible, sous tous leurs points de vue. Lorsque le calcul s'applique à des faits précis, définis, exacts, comme aux sciences mathématiques et physiques, ses résultats sont précis, rigoureux, exacts; mais lorsqu'il s'applique à des faits incertains, hypothétiques, complexes, comme dans les sciences morales et économiques, alors ses résultats ne peuvent être que des probabilités, que des approximations quelquefois justes, quelquefois erronées, mais toujours susceptibles de plus de précision. Ce serait assurément mal comprendre la statistique et les résultats qu'elle peut fournir, que de rechercher les cercles vicieux dans lesquels elle s'est souvent engagée, les conséquences fausses ou absurdes auxquelles elle a été quelquefois conduite, dans l'unique but de combattre ou d'affaiblir son importance et son utilité; il serait plus exact et plus juste de signaler les aperçus neufs qu'elle a dégagés de l'obscurité, les faits jusque là ignorés qu'elle a fait connaître; et ces vérités, on pourrait facilement les trouver dans son application aux faits pathologiques. Ce n'est que depuis peu de temps que la statistique a été employée en médecine, et

il n'est personne qui ignore les avantages que les observateurs distingués qui les premiers l'ont mise en lumière dans son application à la pathologie en ont déjà tirés : et nous ne doutons point qu'à l'avenir, continuée par des hommes habiles, elle ne fournisse encore à toutes les branches de la science de nouvelles appréciations plus exactes et plus positives, et qui contribueront pour beaucoup à ses progrès.

Après avoir dit ce que nous pensions de la numération appliquée à la médecine en général, nous allons maintenant étudier son application à la thérapentique en particulier, et le degré d'utilité et d'importance qu'elle peut avoir dans l'appréciation des effets d'un agent de traitement. Afin d'être ensuite plus à notre aise pour répondre aux différens reproches que ses adversaires lui ont adressés, nous allons d'abord chercher à établir que c'est à tort qu'on a donné le nom de méthode à ce qui n'est que le calcul des résultats observés, et nous exposerons comment nous comprenons l'application de la numération dans le sujet qui nous occupe. En effet, la statistique ne peut-être considérée comme une méthode d'observation : c'est un moyen plus ou moins exact d'établir et de constater le résultat de l'observation ; elle lui donne plus de valeur et de précision ; elle la complète et la perfectionne ; enfin elle applique le calcul aux conséquences et aux inductions que l'analyse ou le raisonnement font dériver des faits observés. La statistique s'applique aussi bien à la méthode rationnelle qu'à la méthode empirique ; et même, appliquée à cette dernière, comme nous le verrons, elle fournit des résultats plus rigoureux et plus précis, parce que les faits d'empirisme sont les plus simples et les moins compliqués. C'est parce qu'on a confondu la statistique avec la méthode d'observation qu'on a vu s'élever sur cette question des divergences d'opinions qui reposent plutôt sur les mots que sur les choses. Il ne faudra donc pas perdre de vue que la statistique en thérapeutique n'est qu'un moyen de donner à l'observation analytique et empirique une valeur plus juste, plus rigoureuse. Ainsi comprise, qu'on ne dise plus qu'elle fait descendre l'art si difficile du médecin au mécanisme du

calcul; il faut dire, au contraire, qu'elle enrichit l'art par le calcul, tout en lui laissant la liberté de son génie. Mais, comme l'a très-bien fait observer M. le professeur Andral dans son rapport sur le mémoire de M. Delarroque, il ne faut lui demander que ce qu'elle peut actuellement donner, et ne l'employer qu'avec sagesse et discernement. D'ailleurs, que fait-elle autre chose, sinon d'exprimer par des chiffres, par conséquent d'une manière plus utile pour la science, les inductions qu'on a tirées de l'observation? et si ces inductions sont le plus souvent encore incertaines et hypothétiques, ce n'est pas aux chiffres qu'il faut l'imputer, mais à la nature même des faits dont elles découlent, et souvent aussi à une observation inexacte ou incomplète. En quoi consiste, comme on l'a dit, l'expérience, et l'expérience de tous les temps, si ce n'est dans le rapprochement des faits qu'on a observés, dans les jugemens qu'on en a portés, et par conséquent dans les calculs que la pensée de l'observateur opère? Eh bien! la statistique ne fait qu'ajouter des chiffres à ces calculs de la pensée. Mais, comme nous l'avons dit, les divergences d'opinions sur ce point ne tiennent, du moins c'est notre pensée, qu'à ce qu'on ne s'entend pas sur les mots. Sans doute, de prime abord, on est disposé à s'insurger contre les prétentions de la statistique, qui met en légitime soupçon notre exactitude et notre précision dans l'art d'observer, et qui accuse souvent aussi notre nature paresseuse ou inintelligente. Mais, si l'on voulait être vrai, beaucoup conviendraient qu'ils crient tout haut contre la statistique, et qu'ils la pratiquent tout bas; on conviendrait encore que, depuis qu'elle a été appliquée aux faits pathologiques, et à la thérapeutique en particulier, on apporte généralement plus d'attention et plus de précision dans les faits qu'on observe. La statisque n'eût-elle produit que ce résultat, qu'elle eût encore été éminemment utile.

CONCLUSION.

1° Dans l'appréciation des effets d'un agent thérapeutique, on peut

suivre deux méthodes d'observation, l'une analytique, et l'autre empirique.

2° La méthode analytique consiste dans l'observation intelligente et raisonnée des faits : elle embrasse et discute tous les termes du problème ; elle induit des faits observés des conséquences variées, plus ou moins exactes, plus ou moins hypothétiques, parce que les faits qu'elle analyse n'ont rien de rigoureux ni de certain, dans l'acception mathématique de ce mot.

3° La méthode empirique consiste dans l'observation non raisonnée, pure, simple et dégagée de toute idée théorique, des effets thérapeutiques d'un remède empirique, donné empiriquement. Cette méthode peut faire connaître à la thérapeutique des moyens utiles de traitement ; mais elle ne s'élève à aucune considération théorique et spéculative, et elle est nulle pour les progrès de la science.

4° La statistique, relativement au sujet qui nous occupe, ne constitue point une méthode d'observation ; c'est un moyen utile et plus ou moins exact de déterminer par des nombres des résultats thérapeutiques. La statistique exprime par des chiffres les conséquences pratiques des faits observés ; elle s'applique également à la méthode analytique ou empirique. Dans le premier cas, les nombres qu'elle établit sont hypothétiques et incertains ; néanmoins utiles, comme les conséquences tirées de l'observation analytique s'appliquant à des faits hypothétiques et incertains. Dans le second cas, ses résultats sont plus positifs, parce que les faits qui leur servent de base sont plus simples et moins complexes.

5° La méthode dite expérimentale n'est autre que la méthode empirique éclairée par l'analyse.

6° Enfin une méthode, qu'on nommera si l'on veut éclectique, consistera dans l'application combinée et rationnelle des deux méthodes

analytique et empirique, lorsqu'elles seront nécessaires pour arriver au but qu'on s'est proposé d'atteindre.

Telles sont les règles ou méthodes à suivre dans l'appréciation des effets d'un agent thérapeutique.

CHAPITRE III.

Applications.

Si maintenant nous cherchons à faire l'application des principes que nous avons posés, nous trouvons que la question peut se présenter de différentes manières, et trouver ainsi une solution différente. Par exemple :

1^o On veut connaître les effets d'un agent thérapeutique nouveau, et étudier ses propriétés médicinales.

2^o Ou encore on veut apprécier les effets d'un remède empirique dans une maladie.

3^o Ou bien il s'agit d'apprecier une méthode rationnelle de traitement dans des maladies bien caractérisées.

4^o Ou bien encore on veut comparer les résultats thérapeutiques d'une méthode rationnelle et d'un moyen empirique dans la même maladie, comme, par exemple, le traitement rationnel de la pneumonie, c'est-à-dire le traitement fondé théoriquement sur les indications diverses que peut présenter cette affection, avec les résultats de l'administration du tartre stibié à haute dose donné empiriquement.

5^o Enfin, une maladie n'étant point encore suffisamment caractérisée, comme certaines épidémies, la fièvre typhoïde, etc., et il n'y a pas alors de traitement théorique spécialement indiqué, on veut comparer diverses méthodes de traitement, les unes fondées sur les indica-

tions de certains symptômes, et jusqu'à un certain point rationnelles ; les autres entièrement empiriques.

Telles sont à peu près les questions à résoudre dans notre sujet considéré sous son point de vue le plus général.

1^o Dans le premier cas, on résoudra la question par l'expérimentation, qui n'est, comme nous l'avons vu, que la méthode empirique éclairée par l'analyse. Si la substance dont on cherche les propriétés médicinales est active, vénéneuse, on l'expérimentera d'abord sur les animaux, et ensuite sur l'homme, d'après les effets qu'on lui aura vu produire, et par une série nombreuse d'essais, on en constatera les vertus thérapeutiques. C'est ainsi qu'on a apprécié les propriétés médicinales de la strichnine, de la brucine, des sels de morphine et de plusieurs autres médicaments.

2^o Dans le second cas, ce n'est que par la méthode empirique qu'on arrive à l'appréciation qu'on cherche. C'est ainsi qu'on a constaté les effets thérapeutiques du quinquina dans les fièvres intermittentes, du traitement de la Charité dans les coliques de plomb, du remède de Darbon contre le ténia, etc. Néanmoins l'emploi de ces remèdes ne se fera pas aveuglément, et ne devra même se faire que sous la surveillance de l'observation analytique du médecin. Nous n'avons pas besoin de prouver l'utilité de la numération dans ces deux circonstances.

3^o Dans le troisième cas, et c'est le plus fréquent, le traitement est fondé théoriquement sur les éléments connus de la maladie ; mais ici le traitement varie suivant une foule de circonstances ; il se conforme à toutes les indications particulières, aux formes nombreuses et si variées que la maladie peut revêtir. Ici la méthode analytique porte ses investigations sur toutes ces différences ; elle cherche la raison de ces variétés infinies, elle tient compte de tout, et enfin elle constate le résultat thérapeutique. Ce résultat, comme on le pense bien, n'est jamais

rigoureux, positif, absolu; il est propre, en quelque sorte, à chaque cas en particulier. C'est pourquoi la statistique appliquée aux faits de cette nature ne pourra fournir que des approximations, que des aperçus incertains, et non des données rigoureuses et parfaitement exactes, puisque les faits qui lui auront servi de base seront variables et modifiés à l'infini. Néanmoins encore, ici, elle formulera d'une manière plus précise qu'on ne pourrait le faire sans elle le résultat de l'observation. Elle ne devra toutefois se fonder, comme toutes les conséquences qu'on tire de l'observation analytique, que sur une somme assez considérable de faits exactement observés.

4° Dans la quatrième hypothèse, nous nous garderons bien de poser la question ainsi qu'on l'a fait ailleurs. Ainsi nous ne dirons pas : Sur cent malades affectés de pneumonie, pris au hasard, et se trouvant dans des circonstances à peu près identiques, nous traiterons les cinquante premiers par la saignée, d'après une formule pour ainsi dire uniforme, et les cinquante autres par le tartre stibié à haute dose, et nous comparerons ensuite numériquement les résultats thérapeutiques. Il nous semble que cette manière d'établir la question n'est point exacte. D'abord, comment pouvez-vous dire que vous traiterez cinquante pneumonies de la même manière? Est-ce que ces maladies, qui, suivant vous, sont les mêmes le premier jour, seront encore identiques le second, le troisième, le quatrième jour? Et, s'il est vrai que dans son cours chacune d'elles presque pourra prendre une forme particulière, celle-ci devenant double, celle-là se compliquant de pleurésie, une autre d'encéphalite, ou de gastrite, etc., vous appliquerez toujours le même traitement, et vous compterez les résultats thérapeutiques sans avoir égard à la diversité des faits, et enfin vous conclurez! Eh bien, nous n'hésitons pas à dire que vos conclusions ne sauraient être justes, d'abord parce que votre traitement uniforme a été irrationnel et contraire à une saine observation, et qu'ensuite vous avez constaté par une même méthode, l'empirique, les résultats thérapeutiques de deux méthodes de traitement essentiellement différentes, l'une rationnelle ou

qui devrait l'être, et l'autre empirique; et en effet, ou vous employez la saignée empiriquement, c'est-à-dire d'après une formule à peu près la même pour les divers cas, et alors l'emploi que vous en faites n'est point rationnel, et les effets que vous aurez obtenus ne peuvent être ceux d'une méthode de traitement rationnelle, et ne seront ici par conséquent nullement concluans; ou vous vous êtes conformé aux règles de l'art en n'employant la saignée qu'à propos et en satisfaisant à toutes les indications particulières et variées de la pneumonie, ce qui constitue le traitement rationnel, et dans ce cas, vos conclusions ne sont pas plus justes, car dans votre statistique vous appliquez à la saignée seulement tous les effets thérapeutiques.

Quant à nous, nous procéderions autrement, en employant tout à la fois, dans ce cas d'observation thérapeutique, la méthode analytique et la méthode empirique. Ainsi nous ne traiterons pas cinquante pneumonies de la même manière, mais nous appliquerons à chacune de ces maladies le traitement qui lui conviendra le mieux.

Ayant égard à l'âge, au sexe, au tempérament, à toutes les circonstances en un mot qui peuvent modifier la marche de ces affections, nous pratiquerons la saignée quand elle sera jugée nécessaire, soit au début, soit à l'état, soit au déclin; nous donnerons des purgatifs, des vomitifs quand ils seront indiqués, ou des toniques et des sédatifs quand il y aura lieu, et ainsi de suite; nous analyserons tous ces faits avec le plus grand soin, et ensuite nous tirerons des conclusions que nous pourrons formuler par des chiffres; mais ceux-ci ne seront que l'expression de notre analyse. Ensuite les cinquante autres malades seront traités empiriquement par le tartre stibié, sans distinction d'âge, de sexe, etc., ainsi que le pratiquait Laënnec, et nous constaterons empiriquement et numériquement les résultats thérapeutiques. Il faudra néanmoins prendre note de toutes les différences qu'on a négligées pour l'application de ce traitement: ensuite on comparera ces résultats avec ceux obtenus par la méthode rationnelle. C'est par cet emploi combiné

des deux méthodes analytique et empirique, et qui sera la méthode éclectique, que nous arriverons à une comparaison plus vraie et plus juste.

5° Enfin, dans le cinquième cas que nous avons posé, on veut apprécier la valeur relative de diverses méthodes de traitement dans des maladies dont la nature et le caractère ne nous sont point encore connus, et pour lesquelles il n'y a pas de traitement théorique systématique ; ainsi dans la fièvre typhoïde on veut comparer les effets thérapeutiques de l'emploi empirique des purgatifs ou des toniques avec ceux obtenus par une méthode de traitement, qui consiste à combattre le symptôme prédominant ; on emploiera encore ici, comme dans le cas précédent, les méthodes d'observation empirique et analytique combinées ; seulement, dans l'examen comparé des résultats thérapeutiques, ceux de la méthode de traitement dite expectante ou négative serviront de premier terme de comparaison. C'est de cette manière que Danse, cet observateur si laborieux et si exact, a déjà résolu cette question dans un intéressant mémoire publié dans les archives.

Telle est pour nous la solution du sujet si difficile et si ingrat que le sort nous a donné à traiter.